

XYZ. La revue de la nouvelle

Amarilie sur blanc

Annie Pronovost



Number 80, Winter 2004

Quand on aime...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3379ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pronovost, A. (2004). Amarilie sur blanc. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (80), 63–71.

Amarilie sur blanc

Annie Pronovost

J'ai longtemps essayé de faire le portrait d'Amarilie, mais il aurait fallu faire un portrait en cinq minutes parce qu'elle embellissait constamment. Mon atelier était rempli de son image changeante, c'est-à-dire de toutes mes tentatives manquées. Accrochées l'une à la suite de l'autre, elles imitaient les photos successives de l'épanouissement d'une fleur. Alors j'ai eu l'idée de faire une exposition composée uniquement de son image. J'étais convaincu que tout le monde voudrait s'emparer d'elle, et que je vendrais tous mes tableaux. À présent, elle est sans doute éparpillée dans toute la ville, où elle veille sur des centaines de salons comme un ange gardien.

Je voulais conserver seulement l'original. Amarilie était à moi, elle n'était pas à vendre ; elle n'était plus à vendre.

□

Je l'ai rencontrée dans le quartier où je vais souvent chercher des modèles pour mes croquis, quand il n'y a pas de femme dans ma vie pour me servir d'image. Je choisis la plus belle parmi les filles qui s'offrent à moi, je couche avec elle et je la paie. Puis, si elle accepte de poser pour moi, je la paie un peu plus. Certaines refusent. La plupart de ces filles-là n'aiment pas ça. Mais d'autres le font quand même, pour l'argent.

J'ai trouvé Amarilie un soir d'été. Je me sentais enragé comme un fauve et j'étais soûl. Il faisait trop chaud pour peindre. Honteux mais vorace, je me dirigeais vers ce quartier damné, en quête cette fois du seul plaisir qui s'y affiche. Je n'étais plus un artiste, seulement un homme de chair violente, je me sentais frémir et vivre. Je voulais une beauté à étreindre, je voulais, pour combler mon corps, une très belle femme. Pourtant, là où j'avais trouvé tellement de modèles fantastiques, je ne trouvais cette nuit-là que des femmes laides, bariolées et vulgaires, qui me

répugnaient. J'aurais pu les peindre, ça oui, les explosions de couleurs et de grossièretés sont très inspirantes, mais je ne pouvais coucher avec aucune d'entre elles.

Et puis j'ai vu Amarilie. Elle sortait d'une ruelle, elle boitait. Son maquillage était affreux, épais comme un masque, et il avait coulé. Mais son visage paraissait harmonieux, malgré les grimaces de douleur qui le tordaient. J'ai supposé qu'elle venait de se battre ou de courir très vite. Un de ses souliers avait perdu son talon, et elle faisait tout son possible pour dissimuler ce handicap en s'efforçant de marcher sur la pointe du pied.

J'étais ivre et à la merci de mes fantasmes, mais je l'ai trouvée moins laide que les autres. Ses cheveux étaient d'ailleurs d'une beauté rare, très longs et soyeux comme ceux des femmes d'Asie. Son accoutrement laissait voir sa peau en trop d'endroits à la fois, mais elle conservait malgré tout une allure enfantine. J'étais intrigué. Malgré sa bonne volonté évidente, elle ne correspondait pas au type commun de la fille de rue.

Elle sortait de la ruelle. Elle s'est arrêtée au premier poteau pour s'y appuyer avec un air de grande fatigue qui m'a déçu. Je l'aurais voulue provocante. Cependant, ses cheveux l'habillaient plus que ses vêtements et cela me fascinait. J'ai cessé de marcher. Plusieurs hommes sont passés devant elle en la regardant attentivement, puis se sont l'un après l'autre détournés. Elle ne souriait pas, elle ne faisait pas un geste quand un homme s'approchait d'elle. Elle n'avait absolument rien du mauvais ange tentateur que j'étais venu chercher. J'aurais dû passer mon chemin, peut-être. Mais quelque chose m'empêchait déjà de me détacher d'elle.

Elle regardait passer les hommes sans sourciller. Et soudain, j'ai douté. Malgré le maquillage et les paillettes, malgré la jupe si courte, malgré la veste dorée comme un sou neuf, j'ai douté de la raison de sa présence à cet endroit. Soudain, j'ai eu très peur qu'elle ne soit pas là pour se vendre. J'avais chaud.

Je me suis approché d'elle sans trop réfléchir, en lui souriant comme on sourit à un enfant pour ne pas l'effrayer. Quelque chose dans son regard m'avertissait qu'elle pourrait se sauver, même avec son unique talon. Je me suis arrêté pour la dévisager.

Elle s'est redressée, bien droite. Après un long soupir, elle m'a débité, presque dans un murmure, l'éternel « puis-je faire quelque chose pour vous, monsieur ? » qui a dissipé d'un coup tous mes doutes. Et pourtant, ses yeux semblaient me conseiller de refuser, dans une supplique pitoyable qui m'a laissé stupéfait.

Ce regard de martyre m'a fait oublier mes désirs charnels, et même la chaleur insupportable. Je n'étais plus soûl. Mes yeux voulaient engloûtir cette femme. Il fallait que j'arrive à reproduire ce regard suppliant, à le fixer sur la toile. Il fallait me l'approprier pour toujours. Le regard et la femme, je les voulais ; le regard surtout, la femme, accessoirement.

Elle n'avait manifestement pas envie de me suivre. Rusé malgré moi, je lui ai dit que j'étais peintre, et que je cherchais un modèle. J'ai dit que mon atelier était silencieux et ensoleillé toute la journée, que mon appartement était très confortable. En jetant un coup d'œil à son soulier cassé, j'ai ajouté gentiment que j'avais une paire de pantoufles pour les invités, qu'elle pourrait utiliser la salle de bains et boire tout le lait dans mon frigo. Les mots me venaient sans hésitation, comme si quelqu'un me soufflait la meilleure façon de la convaincre. Et soudain j'ai réalisé qu'elle riait. Elle venait de décider de me faire confiance. J'ai hélé un taxi, elle s'y est installée calmement à mes côtés.



Elle a fait le tour de toutes les pièces de l'appartement, comme un jeune chat en exploration. Elle s'est attardée un long moment dans l'atelier. Plus que les tableaux accrochés sur les murs, ce sont les instruments qui l'intéressaient, les pinceaux, le chevalet surtout, les toiles vierges. Elles les effleuraient doucement de la main, comme si tout cela constituait un trésor très fragile, et elle me regardait d'un air heureux. Quand elle a eu fini de bien regarder, je lui ai demandé si elle voulait prendre un bain et enlever tout ce maquillage qui alourdissait ses paupières. Elle m'a suivi dans la salle de bains, mais elle a attendu que je sois sorti pour commencer à se déshabiller.

Un peu plus tard, elle m'a tendu la main et m'a dit qu'elle s'appelait Amarilie. J'étais bouche bée. Sans maquillage, habillée seulement d'une robe de chambre, ses longs cheveux enroulés dans une serviette, elle semblait avoir à peine seize ans. Elle me demandait un peigne, je lui ai prêté le mien.

Assise sur le lit que je venais de lui installer dans l'atelier, derrière le paravent, elle s'est mise à démêler ses épais cheveux. Comme je m'asseyais près d'elle, elle m'a tendu le peigne en me tournant le dos, et j'ai continué la longue et douce tâche de défaire les nœuds dans cette chevelure qui me charmait. Je craignais de lui faire mal, mais je sentais qu'elle se détendait peu à peu. En fait, elle tombait de sommeil. Je l'ai bordée dans son petit lit de camp, en lui promettant de faire son portrait le lendemain.

Elle s'est endormie, et je suis resté longtemps à la regarder. J'avais ramené à la maison la plus belle femme du monde, et elle dormait là sans éveiller en moi d'autre émoi physique que la démangeaison bien connue au bout de mes doigts privés de pinceau. Doucement, j'ai déplacé le chevalet jusqu'au pied du lit, j'ai sorti les pinceaux de l'huile où ils trempaient, et j'ai peint cette tête endormie, ces cheveux noirs sur le drap bleu, ces paupières frémissantes. J'ai peint jusqu'à ce que je tombe de fatigue à mon tour. Je venais de faire le meilleur portrait de ma vie. Je l'ai laissé sur le chevalet pour qu'il sèche pendant la nuit, et aussi pour faire une surprise à Amarilie.



Elle s'est éveillée avant moi. Elle a fait du café comme si elle était chez elle, puis elle est venue ouvrir la porte de ma chambre, sans oser entrer. Elle avait vu son portrait et elle exultait. Elle ne s'était jamais vue dormir. Cela l'étonnait énormément.

Après ce matin-là, Amarilie a vécu avec moi. Elle jurait que jamais elle ne me quitterait, et elle me suppliait de la garder. Il n'y a que dans ma chambre qu'elle n'entraît pas, préférant garder son lit dans l'atelier, derrière le paravent en bois verni. C'est là

qu'elle dormait, entourée de dizaines de copies de sa propre image. Cela demeure pour moi un mystère. Non pas cette pudeur extrême, qui lui semblait tout à fait naturelle, mais plutôt le souvenir que je garde d'une fille que j'ai un soir ramassée dans la rue...



Ses grimaces de douleur avaient cessé dès qu'elle était arrivée chez moi la première nuit. Elle ne semblait plus y penser. Pourtant, la beauté du regard martyr ne quittait pas mon esprit, j'en rêvais toutes les nuits, je me réveillais tout humide, en chaleur, terrifié par mon besoin de revoir ce regard, de le comprendre et de le recréer. Je voulais peindre cette peur du premier soir, je voulais pouvoir reproduire cette peur sur la toile. J'avais besoin d'une terreur violemment esthétique dans son regard si timide. Je savais qu'elle possédait un tel regard : je l'avais déjà vu.

Pendant quelques jours, j'ai guetté l'instant propice pour lui parler de ce qui lui était arrivé juste avant que je ne la trouve. Finalement, en la voyant devenir tous les jours plus calme, en la voyant s'épanouir en confiance devant le chevalet, j'ai renoncé à mes questions.

Elle disait que poser pour moi était ce qu'elle aimait le mieux au monde. Je crois qu'elle ne faisait que comparer deux vies, celle d'avant moi et celle avec moi. Elle mettait dans la balance, en somme, les deux façons de s'exposer qu'elle avait connues et, des deux, elle choisissait évidemment la plus facile. Elle préférerait s'offrir à mon regard, ici dans l'atelier tranquille, que de s'offrir à tous les regards dans la rue. Mais je crois qu'au fond elle n'aimait pas qu'on la regarde, et qu'elle aurait encore mieux aimé vivre cachée, en ermite, si on lui avait dit que c'était possible. Je me promettais sans cesse de lui faire remarquer qu'elle n'était pas obligée de se servir de son corps pour vivre. Mais pour l'heure, j'avais encore trop besoin de ce corps.



Toute la journée le soleil inondait l'atelier. Amarilie répétait qu'elle était bien. Elle parlait sans remuer les lèvres, parce qu'elle pensait que je peignais peut-être justement sa bouche. Tout ce qu'elle pouvait voir, couchée là, c'était le paravent en bois, tendu de papier de riz. D'après elle, on en trouvait de semblables dans les plus riches demeures chinoises. Mon appartement était pour elle un petit paradis, mais elle aimait particulièrement ce paravent derrière lequel elle dormait.

Elle verrouillait toujours la porte de la salle de bains lorsqu'elle était sous la douche, comme si je ne connaissais pas son corps sous toutes ses coutures. Et elle hésitait toujours un peu avant de se mettre nue devant le chevalet.

J'aurais voulu la modeler de mes mains, tracer dans sa propre chair ses contours, comme le font ceux qui fabriquent les si belles poupées de porcelaine. J'aurais voulu être le sculpteur bienheureux qui modèle de ses mains un corps si parfait. J'aurais voulu, surtout, voir naître sous mes doigts, au bout du pinceau, cette peur que je lui avais vue le premier soir. J'aurais voulu qu'Amarilie soit mon œuvre. Je m'acharnais sur la toile, j'usais pinceau après pinceau, j'essayais tous les styles, toutes les techniques, je rageais, je sentais la colère enfleur, je craignais de finir par me fâcher.

Mon art était inutile. Jamais je ne pourrais créer Amarilie, parce qu'elle existait déjà. Je ne serais jamais le responsable de son existence. Elle ne serait jamais de moi. Cette simple constatation me faisait mal, de plus en plus mal.



J'ai loué une galerie pour faire l'exposition d'Amarilie. Elle m'a aidé à accrocher ses portraits sur les murs. Elle n'était pas du tout angoissée à l'idée d'être exposée, nue, à la portée de tout le monde. Elle n'avait pas songé que cette exposition était une manière de rendre son corps public. Elle se trouvait belle sur tous les portraits. Elle s'admirait, en extase, elle s'émerveillait de ce qu'elle appelait mon talent. Elle qui fuyait les miroirs et même

son reflet dans les vitres, elle a passé des heures dans cette galerie, à contempler une à une toutes ses images. Elle se trouvait transformée et embellie par mon art.

C'est vrai qu'on ne la reconnaît pas sur mes tableaux, et c'est bien là mon désespoir. Je ne distingue pas ce regard d'Amarilie que j'ai voulu y mettre. Son regard s'affermir beaucoup trop quand je le fixe sur la toile. Je voulais peindre sa supplication du premier soir. Mais justement, dans mes portraits, elle est radieuse, et je n'y peux rien, strictement rien, cela se fait malgré moi. Chacun de ces tableaux est une amère déception.

J'espère les vendre tous. Ceux qui ne se vendront pas, je les jetterai, non, je les brûlerai. Je les déchirerai à coups de couteau avant de les brûler. Non, je n'aurai pas besoin de couteau. Je les déchirerai de mes propres mains, en tout petits morceaux.

Au vernissage, vendredi, elle a rencontré mes amis. Elle les a tous séduits. Elle a été angélique. Ils m'en ont tous fait compliment comme si elle était ma fille, ma fierté, comme si je l'avais moi-même créée... D'ailleurs, comme pour me confirmer l'insuffisance de mon art, tous les visiteurs l'ont regardée, elle, plus qu'ils n'ont regardé mes tableaux.

J'ai presque cru un moment que c'était elle, l'Amarilie vivante, que l'on exposait. Elle était rayonnante, je ne la reconnaissais plus. On aurait cru qu'elle prenait appui sur toutes ces reproductions de son corps pour se sentir à l'aise face aux observateurs. Je sentais ma colère s'attiser, je lui en voulais de ne pas se montrer telle qu'elle était : timide et craintive comme une petite souris.

Ils ne pouvaient pas acheter la femme, ils ont donc emporté les tableaux. La galerie s'est vidée tranquillement. Au fur et à mesure qu'on décrochait les portraits pour les emballer, Amarilie perdait de sa gaieté.



Maintenant, elle se retrouve seule dans la pièce pour faire valoir sa beauté. Il ne reste plus aucune toile. En trois jours, nous

avons tout vendu. Je retrouve l'Amarilie que j'aime, perdue, toute tassée sur elle-même, aussi petite que possible au milieu de la pièce devenue vide et blanche. C'est comme ça que je la trouve belle, c'est comme ça que je la veux. En attendant que les derniers visiteurs quittent la galerie, je la regarde, en silence, pendant de très longs moments.

Mon désir de la peindre est plus fort que jamais. C'est un désir sauvage. Ici, je n'ai ni toile vierge ni pinceau. Il n'y a pas même un seul carré de papier blanc sur lequel je pourrais griffonner. C'est pour me rendre fou ! Amarilie est subitement trop belle, cruellement esthétique. Je veux essayer encore un autre portrait, je dois essayer, il me semble qu'en ce moment précis j'en serais enfin capable. Je la veux !

Je la déshabille des yeux, m'attarde au creux de la taille où les cheveux dessinent avec souplesse la forme de ses hanches. Je devine que, sous la jupe longue, ses jambes sont farouchement collées l'une contre l'autre. Je connais toutes les attitudes de son corps.

Elle déteste se sentir observée. Elle sent mon regard comme une torture, et je le sais. Je me grise peu à peu de ce trouble qui naît en elle et qui me fascine.

Et voilà que se produit en moi l'explosion soudaine d'un feu d'artifice. Dans un éclair de lucidité effrayante, je comprends que je fais peur à Amarilie, que C'EST MOI qui crée cette peur magnifique, que cette création surpasse toutes les autres. Elle est immobile, si petite devant moi, malléable et ouverte comme une toile blanche, pleine de possibilités d'expression. Je comprends subitement comment devenir le meilleur artiste du monde.



Je n'ai eu qu'à suivre mon inspiration. J'ai accompli l'œuvre dont j'avais tellement rêvé. Et son regard était splendide, oui, mémorable, pendant qu'elle reculait lentement vers le mur, et quand je l'ai collée contre ce mur tout blanc, mon art a frôlé la perfection. Je l'ai maintenue là, à la place de tous les portraits

ratés, de tous les portraits vendus, et je l'ai déshabillée, et je l'ai admirée, et je l'ai possédée, et je l'ai contemplée. La peur et le trouble naissaient enfin sous mes mains autant que je le voulais. Jamais cette galerie n'avait contenu une œuvre si intense. Jamais mon désir de créer la beauté n'avait été ainsi rassasié.



C'était hier soir. Amarilie a abandonné son petit lit pour venir dormir avec moi. Elle s'est rappelé son métier. Elle m'a expliqué d'une voix sourde qu'elle devait payer de son corps les bienfaits que je lui avais accordés, ces mois de tranquillité pendant lesquels elle avait cru vivre au paradis.

Ce matin, elle s'est levée et elle est partie en jurant que je ne la reverrais plus.

Je l'ai regardée s'éloigner d'un pas décidé, un sourire artificiel sur les lèvres. Elle retournait donc sur ce trottoir damné pour s'exposer comme sur une scène dans la lumière blafarde des réverbères. Je la regardais s'éloigner, et j'ai regretté tout à coup de lui avoir acheté des souliers neufs. À cet instant, j'aurais aimé la voir boiter encore, comme la première fois.